

# Por une histoire orale de la lecture: pratiques de lecture en Australie, 1890-1930

*Por uma história oral da leitura: práticas de leitura na Austrália, 1890-1930.*

**Martyn Lyons\***

## Abstract

This article reviews an oral history project on Australian reading practices carried out by the author, in collaboration with Lucy Taksa. Possibly the first of its kind, the project was based on interviews with 61 elderly informants from the Sydney region. Practical research methods and problems of evidence are discussed. The article defends the value of oral history testimony for the study of memory and self-representation as objects of investigation in their own right. Two findings are briefly emphasised: the tendency of women to devalue their own literary culture, and the persistence of traditional reading practices similar to those identified elsewhere by David Hall and Rolf Engelsing.

**Keywords:** Australia. History of Reading. Oral history

## Resumo

Este artigo sumariza um projeto de história oral sobre as práticas de leituras australianas implementadas pelo autor e por Lucy Taksa. Possivelmente o primeiro deste tipo, o projeto baseou-se em entrevistas com 61 informantes idosos da área de Sydney. São discutidos problemas práticos de métodos de pesquisa e comprovação. O artigo defende o valor do testemunho da história oral para o estudo da memória e auto-representação dos objetos de investigação. Dois resultados são aqui enfatizados: a tendência das mulheres to de reavaliar sua própria cultura literária, e a persistência de práticas tradicionais de leitura similares aquelas em outros lugares por David Hall e Rolf Engelsing.

**Palavras-chave:** Austrália, História da Leitura, História Oral

Dans le passé, malheureusement, les historiens du livre n'ont pas fait grand cas des lecteurs que s'ils étaient morts. Seulement après sa mort, ses livres inventoriés ou vendus aux enchères, le lecteur enfin offrait aux historiens

\* PhD, Professor Titular School of History University of New South Wales Sydney, Austrália. E-mail: m.lyons@unsw.edu.au

des sources documentaires susceptibles d'être transformées en nourriture pour leurs ordinateurs gourmands. Mais on ne sait pas combien de titres des bibliothèques privées ont été éliminés avant qu'on en ait dressé l'inventaire, soit parce que ces titres étaient très prisés par la famille du défunt, soit parce qu'ils s'étaient abîmés, soit parce que le commissaire-priseur les considérait comme sans valeur. Même quand on peut établir la présence des livres dans une maison donnée, on ne sait ni combien ont été achetés, ni combien ont été reçus en héritage, ni combien ont été lus ni par qui, ni combien ont été laissés intacts sur leur rayon.

Quelquefois, il vaut la peine de s'adresser aux lecteurs toujours vivants. Ils ne nous donneront jamais un inventaire complet de tout ce qu'ils ont possédé, mais ils seront peut-être en état de répondre à nos questions. Les entretiens enregistrés par Lucy Taksa et par moi-même représentent une première tentative d'associer les approches des historiens du livre aux témoignages oraux des lecteurs et des lectrices australiens.<sup>1</sup> J'espère démontrer que, dans certaines limites, cette expérience a porté ses fruits, qu'elle indique une ressource que d'autres historiens de la lecture peuvent très bien exploiter, et que sa signification dépasse largement son cadre australien.

L'historien de la lecture voudrait savoir non seulement quels livres ont été produits, en quelles quantités et qui les a achetés (cette dernière information étant difficile à obtenir), mais aussi par combien de mains un texte donné est passé et quelle était la place des livres dans les foyers qui les possédaient. Il nous faut donc considérer l'histoire de la lecture en tant que pratique culturelle et poser une série de questions à propos de l'histoire de l'assimilation de la culture littéraire. Comment les livres parvenaient-ils à leurs lecteurs? En quelles occasions lisait-on? Seul ou en groupe, en silence ou à haute voix, chez soi, au travail, quand on était malade, dans le train, etc.? A quelles formes de sociabilité se rattache l'acte de lire à une époque donnée? Lisait-on irrégulièrement, avec la nonchalance décrite par Richard Hoggart dans *The Uses of Literacy*?<sup>2</sup> Ou avidement, pour assouvir une curiosité inlassable et passionnée, une soif de connaissance et d'émancipation? Les livres étaient-ils vénérés, méprisés ou traités avec indifférence, et en quoi l'attitude à leur égard différait-elle suivant la classe sociale, la religion ou le sexe? A toutes ces questions, l'histoire orale nous aide à trouver quelques réponses.

Je me préoccupe ici non pas tant de l'histoire des livres que

<sup>1</sup> Martyn Lyons & Lucy Taksa, *Australian Readers Remember: an oral history of reading, 1890-1930*, Melbourne (Oxford University Press), 1992. Une version française de cet article paraît dans *Genèses*, n° 41, 2000.

<sup>2</sup> R.Hoggart, *The Uses of Literacy: aspects of working-class life*, Harmondsworth UK (Penguin), 1958. La version française s'intitule *La Culture du pauvre: études sur le style de vie des classes populaires en Angleterre*, Paris (Éds. de Minuit), 1970.

de l'histoire de la pratique de la lecture. De nouvelles perspectives sont nécessaires pour approfondir cette histoire. Je m'attache particulièrement à la contribution individuelle du lecteur sous la forme de confessions autobiographiques. Les autobiographies, écrites ou orales, ouvrent la voie à l'étude des réactions et des attitudes du lecteur vis-à-vis de la littérature. La lecture est ici envisagée comme un processus actif. Le lecteur n'est pas un pur réceptacle et il ne vient jamais au texte l'esprit neutre. Il lit dans le contexte d'une culture forgée par toute une vie, d'une mentalité enracinée dans son milieu ou sa classe sociale. En d'autres termes, la réaction du lecteur dépend de son bagage culturel, qui à son tour dépend de son niveau d'enseignement, de la profession de son père et d'autres facteurs. Le lecteur choisit ce qu'il garde des textes, les transforme, les assimile à un fonds de connaissances et d'attitudes déjà acquises ou héritées. Les textes sont retravaillés et réimaginés, jamais absorbés sans résistance à l'état brut.

Les spécialistes de l'histoire orale en France ont déjà commencé à rassembler des autobiographies de lecteurs dont l'activité commence avant 1914. Je cite les ouvrages d'Anne-Marie Thiesse, qui a fait publier notamment plusieurs témoignages très intéressants des paysannes de l'Ardèche.<sup>3</sup> Pour situer un peu mon projet par rapport à celui de Thiesse, je veux souligner que j'ai rassemblé des témoins d'origines beaucoup plus diverses. J'ai interviewé donc un groupe très hétérogène, pour pouvoir mettre en contraste les attitudes des bourgeois avec celles des ouvriers, des citadins avec des ruraux, des hommes avec des femmes.

Mon projet donc se distingue nettement de l'enquête orale menée parmi des lectrices du 'Midwest' américain par Janice Radway.<sup>4</sup> Radway se concentre sur un groupe très homogène des femmes, consommatrices très attentives de fiction romantique style Arlequin. Elle décrit la vie et les circuits d'une communauté féminine de lecture, pour nous proposer que, pour ces femmes, l'acte de lire pouvait constituer en lui-même une forme de résistance en douceur aux normes patriarcales. Par contre, le projet principal que je présente ici concerne un groupe plus hétérogène de personnages dont le seul point commun était leur âge relativement avancé.

Tout comme d'autres projets pareils, cette histoire orale a illuminé quelques aspects du public lisant laissés dans l'ombre par les approches plus traditionnelles. Nous avons révélé, par exemple, un

<sup>3</sup> A.-M. Thiesse, *Le Roman du quotidien: lecteurs et lectures populaires à la belle époque*, Paris (Le Chemin Vert), 1984. Et du même auteur, "Imprimés du pauvre, livres de fortune, *Romanisme*, vol. 14, n° 43, 1984, pp. 91-109; et "Mutations et permanences dans l'univers culturel populaire, le cas de la lecture à la belle époque", *Annales E.S.C.*, n° 1, 1984.

<sup>4</sup> Janice A. Radway, *Reading the Romance: Women, Patriarchy and Popular Literature*, University of North Carolina Press (Chapel Hill, NC), 1984 & 1991.

public étendu des lecteurs qui n'achetaient jamais des livres, et ne les empruntaient que très rarement. On découvre aussi des bibliothèques privées improvisées, rassemblant toute une gamme de matériaux, donnés par des amis ou par la famille, des livres de prix, des albums composés des épisodes de feuilleton découpés, puis cousues ou collées à la page pour créer un roman continu fait à la main. On s'est rendu compte de l'importance de la lecture verbalisée, et du goût de récitation à haute voix parmi les membres de ce que j'ai nommé 'la génération de la poésie' de 1914: il y avait donc un vaste public qui écoutait ses livres. Les témoignages recueillis ont donné une série de réponses contradictoires à la réception de la littérature australienne et de la fiction de l'impérialisme britannique très répandue dans la période d'entre-deux-guerres. Enfin, il faut aussi signaler les différentes choses qu'attendaient de leurs livres les lecteurs et les lectrices. Si on va dresser le bilan de l'histoire orale de la lecture, alors tout cela, je crois, mérite d'être porté à son crédit.

## *L'Apport Général de l'Histoire Orale*

Ceux qui ont pratiqué l'histoire orale dans un milieu universitaire savent trop bien que beaucoup d'historiens privilègent d'instinct les sources écrites ou imprimées en se méfiant des témoignages oraux. On demande que l'histoire orale 'vérifie' ses données en se référant aux sources imprimées – les seules considérées capables de confirmer la vérité. Dans l'hierarchie des sources, donc, l'histoire orale remplit une fonction inférieure, selon les historiens qui soient en proie à ce qu'appela Marc Bloch 'le fétiche documentaire'.

Ensuite, on rencontre des critiques qui se méfient de l'histoire orale, mais qui cachent leur doutes derrière un discours assez bénévole. Pour ces historiens-là, l'histoire orale offre des petites histoires très intéressantes qui peuvent rendre un peu d'animation à leurs récits mornes ou ennuyants. Le rôle des témoignages oraux n'est ici que purement décoratif. L'histoire orale vue dans cette perspective sait dire des choses insignifiantes à propos des personnages importants, ou bien dire des choses importantes à propos des personnages insignifiants. C'est un trésor de bonnes anecdotes prêt à piller.

Mais il faut analyser l'histoire orale à ses propres conditions, en tenant compte de sa propre spécificité. L'historien oral étudie les domaines du passé qu'a occultés ou marginalisés l'historiographie traditionnelle, telles que les domaines de la vie privée, de l'histoire de lecture, de l'histoire des pratiques d'élever les enfants. Dans ces domaines, l'historien oral trouve des données qui ne seront *jamais*

vérifiables dans les sources publiées, précisément puisque ces sources-là n'existent pas.

Les témoignages oraux peuvent aider à construire une histoire de la mémoire, et une histoire des représentations. Luisa Passerini, par exemple, à travers son enquête sur les classes ouvrières de Turin pendant la période fasciste, essaya d'expliquer comment ses interlocuteurs se représentaient en tant que groupe social.<sup>5</sup> Les femmes ouvrières se représentaient comme des rebelles. Elles se réjouissaient de raconter comment leurs comportements n'étaient pas conformes à l'image désirée de l'épouse soumise, de la mère dévouée, de l'ouvrière docile. Quoiqu'elles vivaient le fascisme comme un temps d'oppression, cette image de 'la femme rebelle' leur permettait de résister et, au moins symboliquement, de renverser son système de valeurs. Seulement l'analyse des témoignages oraux permit à Passerini de dégager les représentations de soi qui avaient soutenus les ouvriers et les ouvrières de Turin.

En Australie, le livre de Paula Hamilton et de Kate Darian-Smith a frayé un chemin vers une analyse des mythes et des mémoires, soit publics soit privés, et de leurs fonctions historiques.<sup>6</sup> L'histoire orale joue un rôle important dans les contributions les plus originales de ce volume. Heather Goodall a brillamment éclairci la façon dont les Aborigènes de l'Australie centrale se sont remémorés les épidémies de la rougeole et les essais nucléaires menés à Maralinga aux années 1950. Elle montre comment, dans l'intérieur profond d'Australie, le processus de mémorisation a confondu ces deux événements. Les autorités ont pratiqué une politique de l'oubli, ne voulant jamais rappeler ni les essais ni leurs conséquences peut-être nuisibles. Par contre, dans la mémoire collective du peuple Yanykuntjatjara, 'le nuage noir' de débris toxique qui descendait sur eux en 1953 était aussi le porteur des maladies. Ces maladies, introduites par les blancs (les épidémies de la rougeole qui sévissaient en 1948 et en 1956), emportèrent vingt-cinq pour cent de la population locale qui n'avait aucune immunité naturelle. N'importe que la première épidémie apparut cinq ans avant le début des essais nucléaires; pour donner quelque sens à ce double traumatisme issu du colonialisme, la mémoire confondait les deux catastrophes. La mémoire publique et la mémoire privée pouvaient quelquefois se renforcer, mais elles pouvaient également s'opposer. L'histoire orale nous présente de belles occasions pour prendre la mesure des

<sup>5</sup> Luisa Passerini, *Fascism in Popular Memory*, Cambridge (Cambridge University Press), 1987, traduit de la version originale *Torino operaia e fascismo: una storia orale*, Rome (Laterza), 1984.

<sup>6</sup> KDarian-Smith et P.Hamilton, *Memory and History in 20th Century Australia*, Melbourne (Oxford University Press), 1994. Voir Heather Goodall, 'Colonialism and Catastrophe: Contrasted Memories of Nuclear Testing and Measles Epidemics at Ernabella', pp.55-76.

divergences entre les constructions individuelles du passé d'une part, et les versions officielles d'une autre. Notre tâche est donc de saisir les rapports entre ces mémoires différentes.

Ce qui a été bien réussi d'ailleurs par Alistair Thompson, et par Nicholas Doumanis, pour citer deux derniers exemples. Thompson a interviewé les 'Anzacs' survivants – c'est-à-dire les anciens combattants de l'*Australian and New Zealand Army Corps* qui subirent le désastre militaire de Gallipoli en 1915.<sup>7</sup> Il faut rappeler que l'expérience australienne de cette bataille est entrée dans la mythologie collective comme épisode-clé dans la formation d'une identité nationale. Mais les combattants individuels n'avaient pas forcément internalisé cette interprétation mythique de leur service militaire. Le mythe des ANZACs privilège le courage physique extraordinaire et la fermeté masculine. Pour quelques soldats, selon Thompson, il est évident que cet aspect mythologique a donné un vrai sens à la participation australienne dans la Grande Guerre. Mais pour quelques autres, ce n'étaient pas du tout le cas. La célébration de la masculinité, qui s'intégrait progressivement dans le mythologie nationaliste, paraissait contraignante, et représentait un idéal qu'il était impossible à réaliser.

L'historien australien Doumanis, également, étudia l'entrecroisement d'une version publique de l'histoire avec l'expérience vécu par des témoins oraux.<sup>8</sup> La riche enquête de Doumanis porte sur les souvenirs des habitants grecs des îles Dodécanèses pendant l'occupation de ces petits territoires par les italiens au cours de la Deuxième Guerre Mondiale. Doumanis part donc d'une base apparemment limitée, mais il construit un cas exemplaire des possibilités de l'histoire orale. Ses propos nous permettent de contraster l'historiographie officielle (il s'agit ici de l'historiographie nationaliste grecque) et les témoignages individuels qui la contredisent. On apprend de ses interviews que tous les grecs n'étaient pas les résistants, et que pour les habitants de Kos ou de Lemnos, les occupants italiens introduisirent une administration plus rationnelle et plus progressive qu'auparavant (ce qui ne s'accorde pas très bien avec nos idées reçues du fascisme italien, souvent accusé d'incompétence et de corruption). L'histoire orale nous renseigne donc sur la formation des mythes et des identités collectives. Mais elle nous révèle en même temps que les mythes et les mémoires peuvent aussi bien devenir les terrains contestés.

<sup>7</sup> Alistair Thompson, *Anzac Memories: Living with the Legend*, Melbourne (Oxford University Press), 1994.

<sup>8</sup> Nicholas Doumanis, *Myth and Memory in the Mediterranean: Remembering Fascism's Empire*, Basingstoke UK (Macmillan), 1997; voir aussi par le même auteur, 'The Italian Empire and *brava gente*: oral history in the Dodecanese Islands', dans *Italian Fascism: history, memory, representation*, sous la direction de R.J.Bosworth & Patrizia Dogliani, Basingstoke UK (Macmillan), 1999.

## Méthodes de recherches

Revenons à l'histoire des pratiques de lecture. Il est important, avant d'illustrer quelques conclusions de notre propre enquête, d'esquisser comment ce projet était monté, comment on a trouvé les interlocuteurs, qu'est-ce qu'on leur a demandé, et quels étaient les critères d'analyse que nous avons adoptés.<sup>9</sup>

Nos entretiens comprenaient une série de questions toujours souples, qui impliquaient rarement une réponse par "oui" ou par "non". Il ne s'agissait pas d'un questionnaire, mais surtout d'une tentative pour susciter de libres déclarations d'opinions et d'attitudes. Un premier ensemble de questions visait à établir des faits essentiels quant au milieu de la personne interrogée: son âge, ses principaux lieux de résidence lors de son enfance et de sa jeunesse, et une brève histoire de son éducation. En outre, nous lui demandions de quel pays venaient ses parents (rappelons que l'Australie est un pays d'immigration), ainsi que la profession de son père, que nous retenions comme une indication de son statut socio-professionnel. La religion et le niveau général d'enseignement et de culture figuraient aussi au programme de ces interviews.

Ensuite venait une série de questions portant sur la consommation de journaux et de magazines. On demanda quels étaient, s'il y en avait, les journaux lus régulièrement, comment on se les procurait et comment se passait leur arrivée - autrement dit, qui lisait le journal en premier? La famille entière le lisait-elle ou seulement certains de ses membres? Certaines caractéristiques du journal étaient-elles particulièrement appréciées? On demanda aussi quel était le sort des journaux et des magazines une fois lus, pour tenter de déceler l'existence de circuits de prêt et d'emprunt. On tira de ces informations des données statistiques sur la consommation de journaux et sur le profil des lecteurs de quotidiens et de périodiques populaires, tels le *Bulletin* et le *Sydney Morning Herald*. Nous avons enregistré une consommation très forte de journaux, ce qui n'a pas étonné, étant donné que l'Australie est un pays prospère, très urbanisé, avec à Sydney et à Melbourne un marché dense et concentré de consommateurs.

On invita les personnes interrogées à se rappeler quels livres il y avait chez elles, et à quel endroit (indication parfois précieuse de l'importance qu'on leur accordait). La possibilité qu'avaient les sujets de connaître la littérature fut le thème d'un ensemble de questions

<sup>9</sup> Le projet a reçu une subvention de l'Australian Research Grants Scheme d'environ \$A 16 000, ce qui valait à l'époque à peu près cent mille francs français - subvention assez mince, à mon avis, mais qu'il faut bien reconnaître.

portant sur la fréquentation des librairies, des bibliothèques de prêt, des *Mechanics' Institutes* ou *Schools of Arts* et des marchands de livres ambulants, sur les livres qu'ils empruntaient et sur ceux qu'ils avaient reçus comme prix à l'école.

On leur demanda quel type de fiction ils avaient le plus lu pendant leur jeunesse et s'il y avait à la maison des livres de poésie, des dictionnaires, des ouvrages de référence, des livres de cuisine, des Bibles et des manuels techniques. Pour rafraîchir quelque peu les mémoires et susciter des commentaires, on leur présenta des listes de titres et d'auteurs bien connus.

On interrogea ces personnes sur les pratiques de lecture de leur père, de leur mère, de leurs frères et de leurs soeurs, afin de rassembler des informations sur les variations des pratiques de lecture suivant le sexe et, en même temps, afin de déceler des attitudes sexuellement stéréotypées vis-à-vis des lecteurs (par exemple le stéréotype de la femme qui lit peu, superficiellement et de préférence dans le registre de la fiction "légère" ou romantique). On demanda aussi s'ils se souvenaient de différentes pratiques de lecture (analysées plus tard), telles que la lecture à haute voix, particulièrement en ce qui concerne la Bible. On les invitait aussi à parler de leurs pratiques de lectures actuelles, de telle manière qu'ils puissent établir un bilan personnel de leur vie de lecteur.

Toutes ces questions visaient à dégager trois points:

1. Que lisait-on le plus fréquemment à l'époque?
2. Comment les personnes interrogées accédaient-elles aux ouvrages qu'elles-mêmes ou que leurs familles lisaient?
3. Que faisait-on de ces ouvrages, et quelle importance leur accordait-on à la maison?

Finalement, on questionna ces personnes sur leurs autres formes de loisirs et de distractions, tels que le cinéma, le théâtre et la musique, afin de mieux situer la lecture dans le contexte général des activités de loisir.

Ainsi l'enquête portait sur la vie culturelle de deux générations d'Australiens, celle des gens interrogés eux-mêmes dans leur jeunesse et celle de leurs parents autant qu'ils pouvaient s'en souvenir. Ces générations ont vécu une conjoncture exceptionnelle en matière culturelle. Elle commençaient à s'habituer à la radio et au cinéma dans les années 1920, tout en ayant une certaine maîtrise de la culture livresque. Il s'agit des générations-charnières entre le monde du livre et celui des médias électroniques. Plusieurs de nos interlocuteurs mentionnèrent la popularité de la lanterne magique, forme de loisir pré-cinématographique, illustrant la transition culturelle qui sapait la brève suprématie de l'imprimé.

Ce procédé permit d'obtenir des entretiens d'une durée comprise entre 45 minutes et une heure, et qui souvent devaient être

poursuivis lors d'une seconde rencontre. Cependant, comme le sait tout spécialiste de l'histoire orale, le temps de l'entretien proprement dit ne représente qu'une fraction du travail nécessité par ce genre de recherche. Une heure d'entretien demande vers huit heures de transcription *verbatim*.

Soixante et une personnes furent interrogées, mais le nombre total d'entretiens fut supérieur, car plus de la moitié des premières rencontres furent suivies soit d'une seconde, soit de questions écrites pour élucider des points confus, combler des insuffisances ou profiter de souvenirs réapparus après l'entretien.

Un échantillonnage mi-aléatoire et mi-thématique (*random + purposeful sampling*) présida au choix des personnes interrogées. Autrement dit, nous acceptions quiconque se portait volontaire mais, dans une certaine mesure, nous visions des sujets particuliers. Deux critères de qualification furent essentiels: ces personnes devaient être nées en Australie ou y avoir passé presque toute leur vie, et avoir plus de 70 ans. Cela nous a permis de couvrir les années d'avant, aussi bien que d'après, la première guerre mondiale. Les années 1890 constituaient alors pour le spécialiste de l'histoire orale une limite chronologique, au-delà de laquelle il ne trouvait plus de personnes à interroger. C'est la décennie de 1920 qui fut la mieux couverte par les enquêtés et, dans un souci de cohérence, les années 1930 ne furent pas systématiquement étudiées au-delà du lancement de la version australienne du magazine illustré *Women's Weekly* en 1933, date marquante pour la histoire de la lecture en Australie. Les personnes interrogées furent trouvées surtout par la biais des maisons et des villages de retraite, des associations de syndiqués à la retraite, des sociétés historiques ou de la presse locale. Les maisons de retraite et les sociétés d'histoire nous faisaient surtout rencontrer des individus appartenant aux couches sociales supérieures, mais nous avons tenté de compenser en interrogeant des personnes ayant un passé de syndicalistes.

Divers tests nous ont aidé à déterminer dans quelle mesure ce groupe de 61 personnes était représentatif de l'ensemble de la population de la Nouvelle-Galles du Sud. Les principales caractéristiques socio-culturelles de cette population peuvent être examinées grâce aux recensements de 1901, 1911 et 1921, que nous avons utilisés comme éléments de comparaison. En termes de culture générale et d'affiliation religieuse, notre groupe constitue un échantillon assez précis de l'ensemble, avec prépondérance numérique des anglicans et quasi-parité entre catholiques et protestants non-conformistes. Le lieu de naissance des parents est également conforme à la norme australienne de 1901, époque où environ les trois quarts des habitants étaient nés dans le pays. En ce qui concerne la répartition des sexes, on compte davantage de femmes, mais la plus grande longévité des

femmes en ce siècle rend ce déséquilibre inévitable pour tout groupe de personnes âgées de plus de 70 ans.

Le profil du groupe interrogé diffère de ce qu'était l'ensemble de la population pour deux raisons importantes. En premier lieu, on compte une trop forte proportion d'habitants à Sydney, à laquelle correspond un trop petit nombre de ruraux. Du fait des limites de temps et d'argent pour les déplacements, il a été difficile à remédier à ce problème. Les citadins ont été classés en trois groupes : les habitants du centre de Sydney, ceux des banlieues et ceux des autres villes; les ruraux ont été classés comme habitants soit de bourgs, soit de régions reculées. Notre hypothèse de travail était que les attitudes culturelles différaient peut-être suivant qu'on vivait en milieu urbain ou rural, qu'on habitait le centre-ville, les banlieues ou le bush; et que l'accès à la littérature pouvait varier géographiquement, puisqu'on comptait une plus forte densité d'infrastructures culturelles telles qu'écoles, cinémas et bibliothèques à Sydney qu'à la campagne.

Ensuite, la composition sociale du groupe interrogé fait la part trop belle aux couches supérieures. Les emplois urbains sont surreprésentés, tout comme les hautes classes sociales: 27% des personnes interrogées sont classées dans notre catégorie supérieure, composée d'hommes d'affaires et de membres des professions libérales; 30% viennent des classes moyennes inférieures qui, selon nos critères, incluent les petits entrepreneurs, les commerçants et les employés; 30% appartiennent à la classe ouvrière, ce groupe étant divisé, non sans difficulté, entre qualifiés et non qualifiés; 12% sont agriculteurs, ce qui ne constitue pas tant une classe sociale que tout un secteur économique, comportant de nombreux niveaux de moyens et de statut. Ces catégories ont toutes quelque chose d'arbitraire, et on peut toujours contester les limites des classes sociales.<sup>10</sup> Il est cependant essentiel de dégager le lien étroit existant entre classe et culture dans la société australienne, même si les élites professionnelles sont légèrement surreprésentés dans l'enquête.

<sup>10</sup> Voir l'utile essai de Shirley Fisher, "Sydney Women and the Workforce, 1870-1890", in *Nineteenth Century Sydney: essays in urban history*, sous la direction de Max Kelly, Sydney (Sydney University Press), 1978, pp.95-105.

## Problèmes d'histoire orale

Sans reprendre l'intégralité du débat sur la valeur et les insuffisances de l'histoire orale, je crois qu'il convient d'indiquer brièvement quelle fut mon approche et de reconnaître quelques-unes des difficultés auxquelles le travail s'est heurté en tant que programme d'histoire orale.<sup>11</sup>

A quel point la mémoire, et particulièrement celle des personnes âgées, est-elle fiable? Je donnerai deux réponses rapides à cette sempiternelle question. En premier lieu, les défaillances de la mémoire ne devraient pas décourager les spécialistes de l'histoire orale. Au contraire, il est d'autant plus nécessaire de recueillir les souvenirs qui subsistent, si imparfaits qu'ils semblent, avant qu'ils ne disparaissent totalement. Ensuite, certains tests donnent à penser que les personnes âgées se souviennent mieux du passé lointain que d'événements plus récents.<sup>12</sup>

La valeur des informations peut être vérifiée en comparant les témoignages de plusieurs personnes. Ce cas de figure s'est produit lorsque nous avons interrogé trois enfants d'une même famille. Pour l'essentiel, leurs déclarations coïncidaient, ce qui était encourageant, mais les divergences entre leurs témoignages nous ont paru intéressantes et instructives en elles-mêmes. Le frère et une des soeurs, par exemple, avaient un souvenir différent des lectures de leur mère.<sup>13</sup> Selon William (né 1911), celle-ci ne lisait que des romans à l'eau de rose; d'après Agnès (née 1910), les femmes n'avaient jamais le temps de lire. Ni l'une ni l'autre de ces versions de doit tenue pour erronée, ni écartée. C'étaient deux réponses toutes prêtes sur la lecture des femmes, qui ont une valeur en tant qu'attitudes répandues, la première étant en général le fait des hommes, et la seconde fréquente chez les femmes, souvent prêtes à condamner leurs propres lectures en tant que pure perte de temps de travail. [J'ai fait mention de William et d'Agnès - dans un souci de confidentialité, un pseudonyme a été attribué à toutes les personnes interrogées].

Le récit oral a ses structures particulières, et obéit à ses propres lois. Les autobiographies orales ne suivent jamais les modes narratifs adoptés par les autobiographies écrites, qui ont tendance à commencer au début, passer à la suite pour arriver à la fin. Les autobiographies orales, par contraste, commencent n'importe où, et s'avancent au

<sup>11</sup> Voir *Storia Orale: vita quotidiana e cultura materiale delle classi subalterne*, sous la direction de Luisa Passerini, Turin (Rosenberg et Sellier), 1978; Philippe Joutard et al, "Archives Orales: une autre histoire?", *Annales E.S.C.*, 35, 1980, pp.124-99.

<sup>12</sup> Paul Thompson, *The Voice of the Past: oral history*, Oxford (Oxford University Press), 1978.

<sup>13</sup> Entretiens avec William M. et Agnes B., des 9 mai & 10 juillet 1986.

moyen de flashbacks, de sauts en avant, de reprises et de digressions imprévisibles. Les souvenirs peuvent aussi se télescoper, et l'historien doit rétablir le sens de la chronologie chez son interlocuteur. Nous avons remarqué, par exemple, la fréquente tendance à mélanger les souvenirs de l'épidémie de grippe de 1919-20 avec ceux de flambées antérieures de peste bubonique à Sydney. Notre enquête d'histoire orale buta sur une riche gamme de souvenirs populaires associés à l'épidémie de grippe, que de nombreuses personnes interrogées appelaient à tort "la peste".

Les souvenirs sont sélectifs, mais la sélection n'est pas forcément le fruit du hasard. Depuis Freud parmi d'autres, on admet que les lacunes de mémoire puissent cacher les moments difficiles ou traumatiques qu'on ne veut pas affronter. Ou bien la mémoire tend à effacer ce qui ne concorde pas avec l'image que l'on désire se faire présentement de soi-même. Ainsi, qu'une personne interrogée ne puisse se rappeler quels livres se trouvaient dans sa maison ou celle de ses parents peut être significatif. Ces livres ont peut-être été oubliés parce qu'ils n'étaient pas jugés importants. Dans ce cas, l'amnésie devient une indication à part entière. Ainsi la mémoire est à l'origine d'une censure qui est loin d'être aléatoire.

Je pars du principe que tout autobiographie, écrite ou orale, est une forme de fiction. En répondant aux historiens, les personnes interrogées ne donnent pas une image transparente de l'expérience vécue, mais une vision censurée et reconstruite par leur mémoire. Comme l'écrit John Murphy, l'autobiographie est largement une version corrigée de la vie de l'auteur.<sup>14</sup> On retravaille la réalité passée dans un but particulier, pour se justifier, pour attirer particulièrement l'intérêt et la sympathie de l'enquêteur, ou pour donner un sens et une cohérence à ses expériences. Écrite ou orale, l'autobiographie s'inscrit dans un processus de découverte, ou de construction, d'une identité personnelle.

Comme le note Luisa Passerini, le jugement que les personnes interrogées portent sur leur passé est formé à travers le double prisme du passé et du présent.<sup>15</sup> Ce jugement est tout d'abord forgé par les normes sociales du passé. Ainsi, le mépris de certains de nos interlocuteurs pour ce que les gens lisaient actuellement, et pour bien des émissions de télévision, est le fruit d'un ensemble de valeurs morales acquises cinquante ans plus tôt. Mais leur jugement porte également l'empreinte des normes d'aujourd'hui. Ceux qui nous disaient ne pas avoir appris l'histoire australienne à l'école s'exprimaient

<sup>14</sup> John Murphy, "The Voice of Memory: History, Autobiography and Oral Memory", *Historical Studies*, 22, oct. 1986, pp. 157-75.

<sup>15</sup> Passerini, *Storia Orale*, op.cit., pp. xxv-xxvi.

dans le contexte du récent essor de la conscience nationale australienne. Ainsi George H., né en 1915:

*"Je me rends compte à quel point l'histoire qu'on nous enseignait était biaisée. Nous ne connaissions que l'histoire de l'Angleterre. Et, autant que je sache, quand en Angleterre on en était à peine à descendre de l'arbre, en Europe on était déjà très avancé, ce qui me sidère, car nous ne connaissions que l'histoire de l'Angleterre, L'Europe était tout à fait ignorée".*

*L'ENQUÊTEUR: "Et l'histoire de l'Australie?"*

*GEORGE H.: "On n'en apprenait pas beaucoup non plus. C'était peut-être que l'histoire de l'Angleterre était plus facile à traiter, je n'en sais rien. Bien sûr, nous avons entendu parler du Capitaine Philip et de la marche des explorateurs, avec les colons qui les suivaient, qui profanaient la nature, mais il y avait peu d'histoire proprement dite. Peut-être qu'il n'y avait pas beaucoup...non, c'est sûr, il n'y avait pas beaucoup d'histoire à apprendre...la formation du Parti travailliste est pratiquement la seule histoire qu'ait l'Australie à l'heure actuelle".<sup>16</sup>*

L'absence de l'histoire australienne dans les programmes scolaires est un fait que les gens interrogés condamnent aujourd'hui, mais dont ils ne se rendaient pas compte il y a cinquante ans. Mis à part l'évident parti pris du commentaire final de George, "profaner la nature" apparaît comme un bon exemple de réflexion typique des années 1980, presque unimaginable à l'époque où George H. était écolier.

Le trait distinctif de l'histoire orale par rapport aux autres méthodes d'analyse historique c'est le rôle actif et engagé de l'intervieweur. Les témoignages oraux ne se produisent pas spontanément. Ils sont des réponses données aux questions spécifiques, formulées posées et enregistrées par l'intervieweur. Les données se produisent donc à la suite d'un processus d'échanges mutuels dans lequel l'intervieweur se trouve fortement impliqué. Son statut socio-professionnel, son sexe, ses origines nationales ou ethniques puissent influencer sur les réponses données par son interlocuteur. L'intervieweur entre donc dans un rapport dynamique avec son interlocuteur, et il est essentiel que le fait incontournable de sa participation dans ce dialogue ne soit pas effacé par respect pour une fausse objectivité. Les témoignages oraux se créent à travers une négociation entre l'enquêteur et l'interlocuteur. Les intervieweurs ne peuvent pas se cacher. Il faut reconnaître que l'intervieweur est présent, qu'il s'implique dans la création même des données, et qu'il ne peut pas s'imaginer comme observateur neutre et désintéressé.

<sup>16</sup> Entretien avec George H., 11 décembre 1986.

On a rencontré certaines personnes interrogées qui n'appréciaient que peu d'être questionnés sur leur niveau d'instruction et de lecture par des enquêteurs de formation universitaire, particulièrement si elles avaient quitté l'école à l'âge habituel de 14 ans. Le syndrome de l'illettrisme semble très puissant, et nous nous sommes rapidement aperçus qu'une question directe sur l'aptitude des parents à lire et à écrire pouvait susciter une réaction hostile.

Bien sûr, à la fin du 19<sup>ème</sup> siècle l'Australie était entrée dans l'âge de l'instruction de masse, c'est-à-dire que 95% de la population était capable de lire et d'écrire. L'illettrisme était par conséquent un phénomène marginal, et seulement quatre des personnes interrogées citèrent un père ou une mère complètement ou partiellement illettré. Dans deux cas, ces parents n'étaient pas issus d'un milieu anglophone. Néanmoins, seule une personne, Joan P., née en 1904, fut capable de répondre d'une manière franche et ouverte: le souvenir de son beau-père "rustre" et analphabète ne lui causait aucune gêne.<sup>17</sup>

Certaines des personnes interrogées éprouvèrent le besoin d'impressionner l'enquêteur par leur culture générale et leurs parcours scolaires. C'était là en partie la réaction défensive d'hommes et de femmes qui n'avaient qu'un cursus secondaire imparfait face à des universitaires armés des magnétophones. Néanmoins, on rencontra également une sorte de "vantardise culturelle" chez les personnes issues d'un milieu riche et ayant bénéficié d'une éducation privée, comme Nora K., née en 1911, qui n'hésita pas à déclarer qu'il y avait bien plus de 2000 livres dans la maison où elle avait grandi.<sup>18</sup> L'élitisme culturel que traduisaient de telles réponses devint encore plus manifeste quand on demanda à cette personne de décrire les gens qui, comme sa famille et ses proches, fréquentaient la bibliothèque privée d'Angus et Robertson à Sydney dans les années 1920. Elle répondit, pensive, "Je dirais que c'étaient surtout des intellectuels... plutôt que des ouvriers, oui, c'est bien cela". Certaines des personnes interrogées ont vu dans l'enquêteur quelqu'un que les livres intéressaient a priori, et ont supposé qu'il existait entre elles et lui une connivence culturelle. Pour Letty O., née en 1913, qui déclara: "Il n'y a pas de reconnaissance officielle de la culture aujourd'hui en Australie, des gens comme vous et moi doivent agir pour que les livres soient toujours respectés", nous étions tous les deux les défenseurs d'une culture menacée.<sup>19</sup> Il y avait ici tentative de recruter l'enquêteur comme complice dans une croisade culturelle.

D'autres étaient fiers de leur culture pour une autre raison. Quelques autodidactes, tous des hommes, avaient une culture littéraire

<sup>17</sup> Entretiens du 9 mai et du 27 juin 1986.

<sup>18</sup> Entretien du 12 septembre 1986.

<sup>19</sup> Entretien du 8 août 1986, aparté non enregistré.

spécifique, fondée essentiellement sur ce qu'ils jugeaient être les lectures réfléchies, utiles, et par conséquent non-récréatives. Ainsi certains écartaient tout ouvrage de fiction. Randolph H., né en 1915, nous déclara: "Les lectures faciles ne m'ont jamais intéressé, je ne m'intéresse pas du tout aux romans, mes lectures ont toujours eu une certaine profondeur".<sup>20</sup> Randolph H. conserve la soif d'apprendre de l'autodidacte: il a déjà obtenu deux diplômes intermédiaires comme étudiant du troisième âge, et suit encore des cours universitaires à l'heure actuelle.

Cependant l'attitude contraire, c'est à dire la sous-estimation de ses propres lectures, fut sans doute prépondérante. Beaucoup de femmes, en particulier, commencèrent l'entretien en affirmant qu'il n'y avait jamais de temps pour la lecture, puisqu'il y avait tant de choses à faire dans la maison ou à la ferme, avec tant d'enfants à élever, sans l'électro-ménager qui maintenant est censé faciliter ces tâches. De telles dénégations ne doivent jamais être acceptées telles quelles. Les questions posées ensuite révèlent qu'on lisait toujours considérablement, ne serait-ce que de manière fragmentaire, qu'il s'agisse des journaux, de magazines ou même de livres. Les soirées et les dimanches apportaient un certain répit dans le travail ménager, et laissaient du temps pour la lecture.

Pourquoi se défendait-on si vigoureusement de lire? On trouve chez les personnes interrogées une tendance réitérée à dénigrer leur propre culture littéraire. Plusieurs femmes affirmèrent avec insistance qu'elles ne lisaient que des "choses sans intérêt" ou de "stupides foutaises".<sup>21</sup> "Je crois que les ouvriers avaient de mauvaises attitudes vis-à-vis de la lecture à cette époque", déclara Kate A., née en 1918, épouse d'un ancien docker. "Ma mère considérait la lecture comme une perte de temps. Si elle nous surprenait à lire, elle nous reprochait de perdre notre temps."<sup>22</sup> Ce déni traduit une condamnation morale de la lecture, activité gratuite, allant à l'encontre d'une éthique de travail exigeante.

Deux autres exemples illustrent encore mieux cette auto-dévaluation culturelle. Sylvia J., née en 1917, interrogée sur les journaux d'enfants illustrés tels que *Magnet* et *Chum*, répondit: "Je n'appelle pas cela de la lecture. Je crois qu'on les achetait au bureau de tabac...la lecture n'a jamais occupé une place importante dans notre vie. C'est probablement pour cela que j'ai toujours été un cancre".<sup>23</sup> En fait Sylvia J. lisait, comme le montre son témoignage, mais n'y accordait pas d'importance.

<sup>20</sup> Entretien du 26 novembre 1986, et correspondance ultérieure.

<sup>21</sup> Entretien avec Eileen McC. du 7 novembre 1986, et correspondance ultérieure.

<sup>22</sup> Entretien réalisé le 21 octobre 1986, et correspondance ultérieure.

<sup>23</sup> Entretien du 25 septembre 1986.

On peut rapprocher cela de ce que disait Mabel T., née en 1912, se décrivant comme "une lectrice *passionnée* mais pas une *bonne* lectrice", et ajoutant:

*"Je ne dresse pas de listes de livres à lire pour mon éducation, ni rien de ce genre, et ça ne m'intéresse pas d'analyser...même à l'école je ne m'arrivais pas à m'y intéresser. Je n'aime pas analyser, de toute manière. Alors je lis n'importe quoi. Ma mère devait s'occuper de sept enfants. Je ne crois pas qu'elle lisait autant qu'elle aurait voulu, non, elle ne lisait pas beaucoup, et puis, plus tard dans sa vie...elle ne lisait que des choses insignifiantes, rien de bien méchant, juste des romans, des histoires simples, des histoires à l'eau de rose, mais pas les pires."<sup>24</sup>*

Mabel T. ne voulait pas donner l'impression que les lectures de sa mère étaient nulles, tout en laissant cependant entendre qu'elles n'étaient pas de toute première qualité. Elle était de ces lecteurs qui méprisent leurs propres lectures, qu'ils jugent inférieures aux classiques, sérieux et édifiants, qu'on leur a appris à respecter. Ils acceptent les valeurs de la culture littéraire bourgeoise ou officielle, et ainsi dévalorisent ce qu'ils lisaient par comparaison avec Dickens, Shakespeare, et les autres monuments de la littérature anglo-saxonne.

Ce n'est qu'exceptionnellement que nous avons rencontré une personne ayant rejeté les valeurs officielles de la littérature. Henry K., communiste, né en 1907, avait de l'estime pour ce qu'il lisait, comme faisant partie d'une culture allant à l'encontre des idées orthodoxes. Il dénonçait les préjugés racistes de la presse populaire de l'époque, de *Smith's Weekly* par exemple, ce que peu de lecteurs interrogés étaient disposés à faire. Ses lectures avaient pris une orientation marxiste et athée depuis qu'il avait découvert Marx dans une sucrerie de Queensland. Pour être précis, des personnes qu'il avait rencontrées, cherchant du travail sur les routes de Queensland, lui avaient parlé de la littérature socialiste, qu'il avait trouvée dans une bibliothèque à Maruyan. Ses réflexions montraient comment une institution culturelle soutenue par le capitalisme (une bibliothèque dans une sucrerie) pouvait être adaptée et transformée à des fins contestataires. Et pourtant même Henry K. évoquait les années d'avant son éveil politique en de termes peu flatteurs: "Le soir, soit nous jouions aux cartes soit nous lisions, et je suis certain que nous avons lu beaucoup de foutaises à cette époque."<sup>25</sup>

<sup>24</sup> Entretien du 14 novembre 1986.

<sup>25</sup> Entretiens des 4 août et 18 septembre 1986.

## La lecture traditionnelle

Passons à quelques-uns des thèmes qui se dégagent des données recueillies, surtout pour remarquer la persistance des modes de lecture traditionnels. Cette notion, telle que nous l'entendons, renvoie largement aux analyses de David Hall en Nouvelle-Angleterre et de Rolf Engelsing en Allemagne du nord.<sup>26</sup>

La rareté des livres et le respect de l'imprimé constituent deux caractéristiques du monde traditionnel de la lecture identifiées par Hall dans la Nouvelle-Angleterre puritaine du 18<sup>ème</sup> siècle. Il était également fréquent de lire à haute voix ou en famille, et c'est là aussi un autre aspect de la lecture traditionnelle. La lecture, en silence ou à voix haute, prenait place dans un contexte religieux, que ce soit pour l'éducation des enfants ou dans le cadre de la piété familiale. La Bible était parfois la seule lecture des familles de la Nouvelle-Angleterre. Par conséquent, ses pages étaient lus et relus, et sa sagesse constamment évoquée.

L'historien allemand Engelsing, dans son étude de la bourgeoisie de Brême au début du 19<sup>ème</sup> siècle, qualifie leur lecture non pas de "traditionnel" mais d'"intense". Ceux qui lisaient et relisaient souvent un petit nombre de textes familiers entretenaient un rapport intense à leurs livres. Ces ouvrages fidèlement appréciés, parmi lesquels figurait la Bible, passaient d'une génération à l'autre. L'accent mis sur la mémorisation des textes favoris et leur récitation par cœur caractérisaient aussi cette lecture intensive.

Nombre de nos interlocuteurs auraient pu reconnaître certains aspects de cette ancienne façon de lire. Dans leur cas, on trouve des analogies réelles, bien qu'inattendues, entre la Nouvelle-Angleterre au 18<sup>ème</sup> siècle, l'Allemagne du nord au 19<sup>ème</sup> et Sydney au début du 20<sup>ème</sup>. L'un des liens essentiels entre ces trois univers culturels est la force du protestantisme évangélique. La présence de la Bible familiale, le pratique de lire en groupe dans un contexte religieux et le respect qu'inspiraient les livres en tant qu'objets de luxe, tout cela évoque "le monde que nous avons perdu" de la lecture.

Vingt des soixante et une personnes interrogées se souvenaient d'une Bible familiale, soit pratiquement une personne sur trois. C'était un patrimoine substantiel. La Bible de famille de Mary Gilmore, poète australienne des années 1920, transmise à travers au moins six générations, était un "trésor sans prix", préservé dans un étui de soie

<sup>26</sup> David D. Hall, "The Uses of Literacy in New England, 1600-1850", dans *Printing and Society in early America*, sous la direction de William L. Joyce et al., Worcester, Mass. (American Antiquarian Society), 1983; R. Engelsing, *Der Bürger als Leser. Lesergeschichte in Deutschland, 1500-1800*, Stuttgart (Metzlersche Verlagsbuchhandlung), 1974.

et de flanelle, estimé à plusieurs milliers de livres, mais probablement brûlé par une tante qui en ignorait la valeur.<sup>27</sup> Les personnes interrogées se souvenaient que naissances, mariages et décès, et parfois baptêmes et confirmations, étaient notés avec leur date dans ses pages. La Bible familiale répertoriait et commémorait toutes les dates importantes et les rites de passage dans la vie chrétienne des générations.

C'était un témoin de l'identité familiale, identité qui ne pouvait être définie que par le biais de la religion. C'était une affirmation résolue de l'unité et de la continuité de la famille. Les personnes interrogées nous apprennent qu'elle était habituellement transmise de femme à femme, et que le transfert avait souvent eu lieu le jour du mariage de leur mère, après quoi la succession dépendait de la fille.<sup>28</sup>

La Bible familiale était avant tout, mais pas exclusivement, une tradition protestante. Quelque soixante-quinze pour cent des gens interrogés qui s'en souviennent sont protestantes. Ils appartiennent souvent aux couches sociales supérieures: l'élite des affaires et des professions libérales, la petite bourgeoisie et les agriculteurs prospères.

Un quart des personnes interrogées se souviennent de lectures collectives de textes religieux pendant leur enfance. Cinq d'entre elles se remémorent des lectures familiales quotidiennes de la Bible ou de livres de prières; trois autres se rappellent la lecture religieuse collective comme une activité réservée au dimanche.

Daisy B., née en 1905, exprima l'idée répandue que ces pratiques culturelles avaient disparu il y a longtemps, si elles avaient jamais existé "dans le temps" - expression souvent employée par les personnes interrogées cherchant à évoquer un passé imprécis et difficilement imaginable. "Chez nous il n'y avait pas de séances", dit Daisy, "où, comme on faisait il y a longtemps, le père lisait la Bible à table, ce genre de chose, il n'y avait pas cela".<sup>29</sup>

Laura P., née 1911, aurait pu contester ce déni catégorique d'une telle pratique. Pour elle et sa famille, la lecture collective de la Bible était une institution familiale fondamentale: "Lire la Bible faisait partie de notre vie". Son père, diplômé de Lettres et instituteur à Sydney, dirigeait les prières familiales, et s'il y avait des invités au dîner, ceux-ci participaient à la cérémonie. Après le repas, d'après elle, la famille faisait une "lecture tournante" de la Bible. Autrement dit, on faisait un tour de table au cours duquel chaque personne lisait un verset.<sup>30</sup>

Pour l'enquêteur, c'était là une expérience plutôt plus riche que celle, similaire, décrite par la romancière Miles Franklin dans son livre *Childhood at Brindabella*:

<sup>27</sup> Mary Gilmore, *Old Days, Old Ways: a book of recollections*, Sydney (Angus & Robertson), 1934, p.58.

<sup>28</sup> Entretien avec Donald W., 10 juin 1986.

<sup>29</sup> Entretien du 16 juillet 1986.

<sup>30</sup> Entretien du 27 février 1986.

*"Dès que j'ai su lire je m'attalais au chapitre de la Bible préparé pour le dimanche, et je lisais avec ma mère un verset chacune. Je trouvais plus de satisfaction dans le fait de lire que d'intérêt pour ce que je lisais".<sup>31</sup>*

La lecture collective de la Bible occupait une place privilégiée parmi les devoirs du sabbat presbytérien. Mary Banks donne une vision positive du dimanche presbytérien dans ses souvenirs du Queensland:

*"Nos dimanches dans le bush étaient heureux, même truffés d'interdictions; nous n'avions pas le droit de courir, ni de cueillir des fruits, ni de chanter des chansons, ni de lire autre chose que des livres religieux ou les magazines posés dans la véranda comme lectures de dimanche".<sup>32</sup>*

La force du puritanisme et le strict respect du sabbat furent des éléments importants dans la survie d'un mode de lecture traditionnel en Nouvelle-Galles du Sud, comme ils l'avaient été en Allemagne et en Nouvelle-Angleterre.

En examinant les principaux lieux de résidence des personnes interrogées qui gardaient le souvenir d'une Bible familiale ou de séances de lecture collective de textes religieux, nous avons remarqué que c'était dans le centre-ville et dans les bourgs ruraux que ses pratiques avaient duré le plus longtemps. L'explication réside peut-être dans la survivance en ces lieux d'une vie sociale et culturelle communautaire. C'est dans les bourgs de campagne et dans ce village urbain qu'était le centre-ville que se maintenaient le mieux une vie collective et un esprit communautaire. Dans les banlieues et dans le *bush*, l'individu, pour des raisons différentes, était plus isolé.

Certaines personnes interrogées témoignèrent d'une grande sensibilité au texte imprimé et d'un sens aigu des livres comme objets. Par exemple, elles appréciaient les livres suivant leur reliure et leurs caractéristiques physiques. Kathleen T., née 1902, se montra très sensible à l'aspect extérieur des livres, comme on peut le voir dans ces courts extraits:

*"Nous collectionnions de petites éditions de Dickens sur très beau papier bible...L'Atlas Illustré était très bien imprimé, vous savez, d'abord chaque lettre en était délicatement ondulée...J'ai gardé un tas de livres...tous de beaux gros livres avec de jolies reliures et de bonnes couvertures épaisses, vous savez, pas comme beaucoup de ceux d'aujourd'hui qui sont si fragiles..., et bien sûr ils ne coûtaient pas des fortunes comme ce que coûtent les beaux livres aujourd'hui...Little Dorritt avait une belle couverture de cuir...plus tard j'ai acheté tous les volumes, des jolis livres verts avec des lettres dorées dessus".<sup>33</sup>*

<sup>31</sup> Miles Franklin, *Childhood at Brindabella: my first ten years*, Sydney (Angus & Robertson), 1963, p.109.

<sup>32</sup> Mary MacLeod Banks, *Memoirs of Pioneer Days in Queensland*, London (Heath, Cranton), 1931, p.40.

<sup>33</sup> Entretien réalisé le 2 mai 1986.

Le sens tactile du lecteur ne manque non plus à Mary Gilmore, quand elle décrit les formes compliquées de caractères de sa Bible familiale, "les majuscules comme des miniatures de cathédrale" et la finesse du papier, qui stimulaient le sens du toucher et celui de la vue dans son enfance.<sup>34</sup>

Pour manier les livres, il y avait des codes de conduite qui renforçaient le respect qu'on leur vouait en tant qu'objets. Je cite le témoignage de Daisy B.:

*"On nous disait dès notre petite enfance de faire attention aux livres, de ne jamais arracher les pages ni de faire des gribouillages, et nous apprenions ainsi à vivre avec eux. Jamais nous n'aurions déchiré ou laissé trainer dehors un livre, ni rien de tout cela. Je n'aime pas aujourd'hui voir certaines de ces personnes âgées prendre un livre de bibliothèque et le laisser dehors au soleil".<sup>35</sup>*

Les livres comme la Bible, associés aux rites de famille, étaient des objets de valeur durables. C'étaient des trésors, transmis d'une génération à l'autre, symboles de l'unité, de la prospérité et de la continuité de la famille. Ils avaient besoin d'être protégés, respectés et joliment exposés. Pour de nombreuses personnes interrogées issues de la classe ouvrière il y avait peu d'argent à consacrer à l'exposition des trésors de la famille, et le rangement des livres se faisait sans cérémonie. Plusieurs se souviennent de livres empilés sur le buffet dans la salle à manger. Mais c'était là encore un endroit public, qui indiquait peut-être une volonté de montrer les livres. Pour Henri H., les livres du buffet étaient là "juste pour faire bien, s'ils avaient un dos brillant ou s'ils étaient bien reliés".<sup>36</sup>

Plus fréquents étaient les bibliothèques de forme et de taille diverses, qui ne caractérisaient pas forcément un milieu social donné. Ronald L., né 1914, issu d'une famille ouvrière, se souvient que sa mère avait installé une bibliothèque dans le coin d'une pièce et y avait fixé des portes ajourées, de telle sorte que Ronald pensait pouvoir l'appeler "la librairie".<sup>37</sup> Ceux qui possédait des bibliothèques étaient d'origines sociales diverses.

La bibliothèque de cèdre, cependant, avait bien davantage de signification, et on peut à juste titre la qualifier de symbole de classe en Australie à cette époque. Quatre personnes interrogées en mentionnent une en particulier, sa beauté et sa finition en faisant un meuble particulièrement adapté à l'exposition orgueilleuse des livres de valeur. Aucun de ceux qui évoquaient des bibliothèques de cèdre n'était d'origine ouvrière; ils appartenaient aux classes moyennes et supérieures.

<sup>34</sup> Mary Gilmore, *Old Days, Old Ways*, op.cit., p.58.

<sup>35</sup> Entretien réalisé le 16 juillet 1986.

<sup>36</sup> Entretiens réalisés les 4 août et 18 septembre 1986.

<sup>37</sup> Entretiens des 24 mars et 24 avril 1986.

Les livres familiaux les plus respectés (mais pas forcément les plus lus) étaient disposés dans le salon (*parlour*). Leur présence dans cette partie en quelque sorte officielle et publique de la maison était un signe du respect qu'on leur portait et de leur importance comme trésors de famille. Charlotte C., née 1908, se souvient de livres dans le fumoir, lieu de rituel du café après le dîner dans les classes supérieures (cela dans une maison comportant huit chambres à coucher située dans la banlieue de l'est de Sydney).<sup>38</sup> Mais les membres des classes moyennes avaient la même volonté d'affirmer leur statut et de montrer leur respect pour la culture officielle. Le père d'Emily M., qui avait reçu peu d'instruction scolaire, avait fabriqué quelque chose qu'on pourrait qualifier de reliquaire familial. Il avait construit une table spéciale, marquetée et délicatement polie, sur laquelle étaient posés une Bible et d'autres trésors de famille.<sup>39</sup> Ainsi, dans les salons de Nouvelle-Galles du Sud, les livres étaient préservés amoureusement, avec un respect traditionnel pour leur valeur en tant qu'objets matériels. Leur exposition était parfois une affirmation de statut social et une revendication d'appartenance à une société cultivée.

Plus de la moitié des personnes interrogées au cours de notre enquête se souviennent d'une ou plusieurs des pratiques définies comme relevant de modes de lecture traditionnels. Les nombreuses références à la Bible familiale en constituent les indices les plus remarquables. La lecture oralisée collective fut aussi évoquée, dans un contexte religieux ou parfois complètement laïc. La lecture répétées de quelques textes familiers n'étaient pas encore totalement devenue une habitude du passé, et plusieurs lecteurs ont montré une vive sensibilité à la présence physique du livre, qui était plus habituelle au cours des siècles passés. Avec leurs bibliothèques de cèdre, les foyers rendaient hommage à la culture littéraire.

Ces pratiques peuvent être considérées comme des vestiges du passé. Il est cependant surprenant de découvrir leur vigoureuse survivance dans la Nouvelle-Galles du Sud du 20<sup>ème</sup> siècle. Comme Peter Laslett nous le rappelle, "le monde que nous avons perdu" est en quelque sorte encore à nos côtés, bien que nous soyions rarement conscients de sa "persistance fantomatique"<sup>40</sup>.

Artigo recebido para publicação em novembro de 2000

<sup>38</sup> Entretien du 18 septembre 1986.

<sup>39</sup> Entretien du 14 mars 1986.

<sup>40</sup> P.Laslett, *The World We Have Lost*, London (Methuen), 1965 & 1971, p.26. La version française s'intitule *Un Monde que nous avons perdu*, Paris (Flammarion), 1969.